



En-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts.
SIX MOIS, 25 Cts.
LE NUMERO, 1 Cts.
Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.
Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 T. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

VI

OU MADAME PANTALON SE DESSINE.

Gustave ne souffle pas mot, mais il va auprès du piano et se met à contempler Elvina. Pour Frédéric, il s'est mis au jeu, ne se souciant pas d'aller affronter le regard des indépendantes.

Après avoir passé deux heures chez Adolphe Pantalon, les deux frères se retirent, Gustave tout attristé du changement qui s'est fait dans les manières et le langage d'Elvina, et Frédéric affligé de voir son ami malheureux dans son ménage.

VII

LES ESCAPADES DE CHOU-CHOU.

Pendant quelques semaines, Frédéric continue d'aller aux soirées qui ont lieu chaque jeudi chez son ami Pantalon. Cezarine reçoit très froidement les deux frères. Mais Frédéric, qui tient à voir toujours son ancien camarade de collège et à observer l'intérieur de son ménage, affecte de ne



MAL PRIS.

Le petit canayen est mal pris. MM. Tilley et Wurtele, chacun de leur côté, lui tirent les oreilles en même temps.

point s'apercevoir de la sécheresse avec laquelle il est accueilli par madame Pantalon et redouble près d'elle d'amabilité, de politesse et de ce qui fait endormir Cezarine, qui voudrait au contraire ôter à Frédéric l'envie de continuer ses visites.

Gustave tâche toujours de causer avec Elvina, mais il en a rarement l'occasion ; madame Pantalon, qui trouve mauvais que ce jeune homme fasse la cour à sa belle-sœur, s'applique à empêcher celle-ci de parler longtemps avec Gustave. Dès qu'elle voit le frère de Frédéric s'asseoir près d'Elvina, elle trouve un prétexte pour rompre leur entretien. Elle appelle la jeune fille et l'envoie faire de la musique, on lui dit qu'une de ses amies a quelque chose à lui demander.

Elvina semble quelquefois re-

gretter de quitter si vite ce jeune homme, qui la regarde tendrement et lui répète sans cesse qu'il l'adore, mais elle obéit à celle qui a pris tant d'empire sur son esprit, et lorsque par hasard elle a mis trop de temps à rester près de Gustave, Cezarine ne manque pas de lui dire :

—Ma chère amie, c'est bien inconvenant de causer comme vous le faites avec ce jeune Duvaval ; vous êtes donc assez sottise pour ajouter foi aux sottises qu'il vous débite ?... Cela ne vous fait pas honneur ! Toutes ces dames se moquent de vous, et il doit en faire autant. D'abord il est à bien mauvaise école ; son frère, le sot-disant médecin, est un donneur de mauvais conseils. C'est lui qui, au bal de ma noce, avait conseillé à mon mari de ne point faire valser cette pauvre

madame Boulard ; et vous savez ce qui en est résulté. Des hommes qui viennent se mêler, s'immiscer dans le ménage de leurs amis, sont des fléaux qu'on devrait bannir de la société.

L'humeur de Cezarine devient si altière, si revêche avec son mari, que celui-ci commence à ne plus pouvoir supporter le ton impérieux de sa femme.

Il se permet de lui répondre avec autorité ; alors ce sont des scènes, des querelles ; des mots piquants que madame adresse à son mari, et qui ne font qu'aigrir celui-ci et chasser tout espoir de réconciliation entre les deux époux. Un incident vient aggraver la situation. Adolphe perd une cause importante qu'il s'était flatté de gagner. Au lieu de consoler son mari d'un événement qui, après tout, peut être assez commun

dans la profession d'avocat, et ne faisait aucun tort à leur fortune, Cezarine, en apprenant l'issue du procès, s'empresse d'aller trouver Adolphe, pour lui dire d'un ton moqueur :

—Eh bien, monsieur, vous venez encore de perdre votre cause.. cette cause que vous étiez si sûr de gagner !...

—Oui, madame, je devais la gagner, car le bon droit était pour moi. Mon client est un honnête homme, tandis que son adversaire est un fripon... Mais, malheureusement, les gens de mauvaise foi sont habitués à avoir des procès, ils connaissent toutes les ressources de la chicane... ils se remuent, ils cherchent, ils trouvent des moyens pour qu'on ne voie goutte dans ce qui était tout simple. Un honnête homme, au contraire, sûr de son droit, reste bien tranquille, ne fait aucune démarche, et attend avec calme un résultat qu'il ne suppose pas un moment pouvoir lui être défavorable... mais *errare humanum est* !... c'est le fripon qui gagne.

—Le fripon gagne, parce que l'avocat n'a pas su bien défendre la cause de son adversaire... Au reste, vous êtes si habitué maintenant à perdre les causes que l'on vous confie que vous ne devriez pas être surpris d'avoir perdu celle-ci !...

—Non-seulement je suis surpris ma lame, mais je suis aussi affligé.

—Allons donc ! puisque vous ne faites que cela !

—Madame, quand je suis, par ma profession, appelé à défendre un voleur, à pallier un délit, que je blâme moi-même, perdre ma cause ne m'afflige nullement ; au contraire, je m'en félicite quelquefois...

—C'est gentil, un avocat qui se félicite quand il a perdu sa cause !... Ah ! je la trouve bonne, celle-là... Lundi-Gras n'aurait pas mieux raisonné...

—Madame, je ne sais pas comment raisonne Lundi-Gras ; mais, quant à vous, vous ne savez me dire que des choses désagréables,